

De la bibliothèque à l'Internet : la matrice réticulaire

Louise Merzeau

► **To cite this version:**

Louise Merzeau. De la bibliothèque à l'Internet : la matrice réticulaire. Boccon-Gibod Thomas; Ion Cristina; Mougenot Éric. Robert Damien, du lecteur à l'électeur. Bibliothèque, démocratie et autorité, BnF Éditions / Presses de l'Enssib , 2017, 2375460618. halshs-01546684

HAL Id: halshs-01546684

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01546684>

Submitted on 25 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



POUR CITER CET ARTICLE :

Louise Merzeau. De la bibliothèque à l'Internet : la matrice réticulaire. In Boccon-Gibod Thomas, Ion Cristina et Mougénot Éric (dir.), *Robert Damien, du lecteur à l'électeur. Bibliothèque, démocratie et autorité*. Presses de l'Enssib / BnF Éditions, 2017.
ISBN 978-2-37546-061-0

Louise Merzeau

De la bibliothèque à l'Internet : la matrice réticulaire

« Recenser, rassembler, ordonner pour savoir classer et pouvoir choisir » : telles sont les bases de cette *matrice bibliothécaire* dont Robert Damien a montré qu'elle fonde notre être-ensemble. Modèle architectural, technique et politique de la pluralité démocratique, la bibliothèque autorise (aux deux sens de rendre possible et légitimer) la substitution d'un *cogitamus* au cogito du Livre unique (une seule parole, un seul esprit). Par l'ordonnancement méthodique des livres, elle institue la confrontation des raisons qui pourra guider le *conseil de lecture*, lui-même modèle et condition du conseil au prince ou au peuple souverain.

Aux révolutions médiologiques des supports (codex, puis imprimerie), correspond ainsi une histoire des modalités de la gouvernance – celle des esprits et celle des lois. Dans cette perspective, l'entrée des dispositifs sociotechniques dans l'ère numérique doit être interrogée dans les mêmes termes : quel type de pluralité, de liberté et de discernement autorise-t-elle ? Quelle structure d'autorité organise-t-elle ? En un mot, quelle sorte de matrice l'environnement numérique installe-t-il dans l'espace du savoir et de la cité ? Robert Damien a esquissé lui-même une réponse, en refusant de se contenter de déplorer la sortie de la graphosphère et de réduire l'Internet à un espace chaotique livré aux seules pulsions des individus. Nous reprendrons ici cette intuition, tout en suggérant en quoi cette *recherche d'un*

*Nouvel Esprit Bibliothécaire*¹ appartient encore au monde des livres et, à ce titre, reste étrangère au paradigme numérique.

Internet et le modèle de la bibliothèque

Questionner le nouvel âge de la culture à partir de la question des changements de supports peut sembler une évidence. C'est l'un des axiomes de la médiologie que d'observer comment la matière organisée conditionne les processus symboliques et comment « le transport transforme ». Pour étudier ce que le réseau fait à l'ordre des livres, on interroge donc logiquement le passage de la bibliothèque à la bibliothèque numérique, ou celui de la recherche bibliographique via les catalogues à la recherche d'information sur le Net via les moteurs de recherche. Tout aussi logiquement, on met alors en avant les phénomènes de désintermédiation, de dématérialisation et de déhiérarchisation.

Pourtant il faut se demander s'il est pertinent de penser aujourd'hui encore l'Internet à partir de ce modèle de la bibliothèque. Cet angle d'approche est bien sûr celui des lettrés issus des humanités classiques et formés aux outils de la recherche académique. Ceux-là attendent du réseau qu'il leur fournisse un équivalent de ce qu'ils trouvaient dans les rayonnages, les notes en bas de page et les bibliographies. Mais ils oublient que, pour la très grande majorité des utilisateurs, Internet est tout autre chose qu'une bibliothèque, même d'un nouveau genre, et que le penser comme tel risque d'oblitérer ses caractéristiques les plus spécifiques et les plus conséquentes.

On n'insistera pas sur le fait que, parmi les principaux acteurs ayant contribué à la formation et à l'évolution du Net, pratiquement aucun ne s'est vraiment référé au modèle du livre ou de la bibliothèque. Quand bien même il s'agissait de partager des contenus scientifiques entre chercheurs, ce qui était mis en avant, justement, c'était le partage et ses modalités (le modèle du forum, par exemple, a joué un rôle bien plus important) et non la nécessité de répertorier, regrouper et diffuser des œuvres ou des titres à une communauté ou un public. Non pas que la question du classement soit absente des enjeux du numérique (au contraire, elle est centrale, on y reviendra), mais cette question ne s'est pas posée directement à partir de la matrice bibliothécaire. Il faut donc manier avec précaution le principe de « l'effet-diligence », qui veut que chaque nouveau médium emprunte son apparence aux médias antérieurs avant d'adopter sa forme spécifique. Le fait qu'on ait transposé dans le vocabulaire et le graphisme informatiques des motifs matriciels comme la page, le répertoire ou le dossier, ne signifie pas que l'Internet ait été pensé et structuré comme une bibliothèque. On pourrait sans doute dire la même chose des premiers ateliers d'imprimeurs à la Renaissance, qui n'étaient pas à proprement parler des transpositions ou des transformations directes des scriptoria

¹ R. Damien, « Y a-t-il une société Internet ? Pour un Nouvel esprit bibliothécaire, ou les re/médiations de la

monastiques. C'est parce qu'ils sont venus occuper la même niche d'usage qu'on les a rétrospectivement comparés et positionnés sur une même ligne d'évolution.

Appréhender la *conversion numérique*² depuis cette seule entrée revient surtout à ramener l'Internet au seul plan du support, lui-même considéré dans une logique instrumentale. Or c'est dans sa dimension « écologique » qu'il convient aujourd'hui de penser le numérique, c'est-à-dire en tant qu'écosystème ou environnement. C'est dans ses effets d'interactions, de continuum et d'enveloppement qu'on mesurera le mieux comment ce qui n'était d'abord perçu que comme une « nouvelle technologie » a finalement configuré un milieu de vie. La première appelait des opérations de transcription, de transfert ou de traduction depuis la sphère des objets ou du papier vers le numérique : on se focalisait alors par exemple sur la numérisation des collections. Le second appelle un art de cohabiter et de co-évoluer, et c'est le développement des réseaux sociaux qui devient le principal enjeu. Ce milieu est certes un milieu technique, mais c'est surtout un « milieu associé³ », au sens où il se modifie à mesure que nous l'habitons. Et s'il contient bien des équivalents numériques de la bibliothèque, il comprend aussi des places de marché, des agoras, des écoles, des foyers, des théâtres de guerre et des chambres à coucher...

La logique des objets connectés, qui n'en est qu'à ses premières manifestations, prolonge cet effet de continuum et d'enveloppement au-delà des seuls ordinateurs et machines à communiquer. Aujourd'hui, montres, lunettes, automobiles et vêtements échangent déjà des données. Demain, ce sera l'ensemble de nos objets qui produiront, traiteront et communiqueront des informations, dans toutes nos activités, des plus futiles aux plus complexes, des plus individuelles aux plus collectives. Penser le web en le comparant uniquement aux lieux de connaissance structurée dont notre culture écrite est issue ne permet pas de mesurer les enjeux d'une telle pervasivité.

Ce déplacement de l'image héritée d'un lieu de savoir à celle, encore à construire, d'un lieu de vie est d'autant plus important qu'il traduit l'évolution même du web, dont la compréhension est l'une des conditions d'une littératie numérique. La toile des origines peut encore être décrite comme un réseau de documents (même si, déjà, ceux-ci se distinguaient assez nettement du document défini par la bibliothéconomie) et ses acteurs étaient pour la plupart des éditeurs de contenu publiant et reliant eux-mêmes des textes « originaux ». Mais, avec la massification des usages et la concentration des prises d'intérêt, le réseau a par la suite évolué vers un web des profils, où les identités sont devenues les médias autour desquels l'information s'organise et se recycle. Dans ce nouvel écosystème, les individus ne font pas que chercher, lire et relier de l'information. Ils ont des conversations, consomment, jouent, commentent, votent, collectionnent, nouent des alliances ou s'espionnent. La plupart de ces activités sont très éloignées de l'acte de lecture institué par la bibliothèque, mais ce qui en fait

² M. Doueïhi, *La Grande conversion numérique*, Seuil, 2008, 271 p.

³ Cf. l'article « milieu » sur le site de l'association Ars Industrialis [en ligne] <http://arsindustrialis.org/milieu>

la caractéristique, c'est qu'elles sont toujours *en même temps* des activités informationnelles. La logique profilaire du web actuel traduit en effet tout acte de connexion, de consultation ou de déplacement par un jeu de traces qui, agrégées à d'autres, se convertiront en sens et en valeur (à attribuer à l'utilisateur, au contenu ou au produit). C'est cette « impureté » du web, à la fois texte et contexte, médium et méta-médium, lieu de savoir et désintégration des savoirs institués, qui le rend si difficile à penser.

Du conseil à la recommandation

Mettre en avant l'évolution du réseau vers un web des personnes ne suffit cependant pas à lever l'illusion d'un environnement où chacun serait livré à lui-même ou au hasard des connexions pour se diriger dans un espace fluide et lisse, dont tous les points seraient équidistants. Robert Damien lui-même évoque ainsi cette « *sur-bibliothèque*, où tout est à disposition, tout est accessible, dès lors que votre ordinateur est connecté sur Internet. [...] À chacun son encyclopédie ; à chacun sa bibliothèque où, comme disait Montaigne, *être à soi, entre soi*. Il n'y a dans ce monde dématérialisé et délocalisé qu'est la bibliothèque virtuelle du sur-lecteur, apparemment plus besoin d'institution... Plus besoin de médiateur... Plus besoin de bibliothécaire... Chacun est à soi-même son propre bibliothécaire⁴ ».

De fait, l'environnement numérique a opéré une inversion des logiques de médiation qui, au lieu de chercher un dépassement du particulier dans l'universel, cherchent aujourd'hui à rapporter tous les types au *token* et tous les contenus à la personne, elle-même redéfinie comme grappe de données connectées. Promue source de toute légitimation, cette médiation identitaire⁵ se traduit par une injonction faite aux individus de construire leur jugement en toute autonomie, dans un environnement informationnel qui n'est plus configuré a priori ou en surplomb, mais qui se plie à leur profil à mesure que leurs traces d'activité le documentent.

Ainsi affranchi de la plupart des intermédiaires (éditorial, familial ou institutionnel) qui filtraient son discernement, l'internaute doit occuper lui-même la place du conseiller désormais vacante. Le conseil change alors de nom, de forme et, dans une large mesure, de finalité : il devient la recommandation.

Ce nouveau régime repose avant tout sur la croissance exponentielle des ressources et des liens qui les relient. Le *tsunami numérique* interdit de fait toute organisation préalablement concertée des informations qui se multiplient désormais en se connectant et en se dupliquant. Il ne saurait y avoir de plan de classement sur le web. Celui qu'on pensait jadis comme un destinataire doit donc prendre en charge une part chaque jour croissante du « travail

⁴ R. Damien, « Quel sens pour l'action culturelle en bibliothèque ? »; conférence à l'Association des directeurs de bibliothèques départementales de prêt (ADBPD), 2005.

⁵ L. Merzeau, « La Médiation identitaire », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 1 | 2012, [En ligne] <http://rfsic.revues.org/193>

cognitif⁶ » de tri, d'orientation et de validation des contenus. De point d'arrivée des cycles de vie de l'information, il en devient le conducteur, servant symboliquement et techniquement de relais d'un nœud du réseau à un autre. Le lecteur a bien sûr toujours joué un rôle de passeur entre les livres, mais l'ordre documentaire qui résulte de cette abondance inverse désormais les logiques de stock et de flux. « Les nouveaux gardiens de l'ordre documentaire (moteurs, réseaux sociaux et “grands magasins” de type Apple Store) stockent de l'attention, grâce notamment aux ingénieries statistiques qui leur permettent de travailler – et de prescrire – dans l'instant [...]. C'est cette attention constituée comme “stock” qui va permettre d'organiser, de documenter, les logiques de flux (quel document, quelle application), qui seront elles-mêmes ensuite à la base des routines de distribution⁷ ».

Le principe de la recommandation dépend ainsi avant tout d'une économie de l'attention, où l'enjeu n'est pas tant de l'accaparer durablement (ce que cherchaient à faire les industries de programme des médias de masse), que de la canaliser en exploitant la dynamique de la prescription personnalisée. Pour capter le lecteur et le guider vers un choix, un vote ou un achat, celui-ci ne doit plus être dirigé ou assigné dans un espace cadastré (la bibliothèque ou la grille de programme) pendant un temps comptabilisé, mais au contraire incité à se déplacer toujours plus vite dans une pluralité d'espaces, *avec son monde propre*. Ce qui compte en effet, c'est qu'il puisse essayer lui-même ses « conseils » dans ses cercles relationnels, en jouant du facteur de propagation de son graphe social. Prenant peu à peu le pas sur la prescription des corps constitués de professionnels ou d'experts, les circuits de pair à pair réorganisent ainsi le conseil à l'horizontal sur des distances informationnelles⁸ de courte focale. Non pas que les grands acteurs du Web renoncent à produire des statistiques globales ou des profils types. Mais ceux-ci sont maintenant hybridés et modulés en fonction des variations particulières et temporaires de chaque profil. Ainsi, un moteur de recherche ne retournera pas la même réponse à deux internautes différents qui formuleraient une requête identique, car le classement documentaire prendra en compte les facteurs de recommandation de son milieu affinitaire, tels qu'ils sont engrammés dans la nébuleuse des services associés.

À l'image d'un lecteur solitaire et livré à lui-même, il faudrait donc substituer celle d'un *internaute échangeur*, traversé par les autres en même temps qu'il sert lui-même de chemin. Ce lecteur-medium exerce bien une souveraineté, mais sur les parcours des autres plus que sur ses propres sélections. Jamais isolé ni tout-à-fait libre de ses mouvements, il se dirige dans les savoirs possibles au gré des réseaux d'autorité qu'il secrète et qui façonnent en retour sa ses intentions.

⁶ P. Dieuaide, « Travail cognitif », *Communications*, n° 88, 2011, p. 177-185.

⁷ O. Ertzscheid, « Le nouvel ordre documentaire du numérique », *Affordance.info*, 10/04/2012, [en ligne] http://affordance.typepad.com/mon_weblog/2012/04/nouvel-ordre-documentaire-numerique.html

⁸ B. Rieder, « Pratiques informationnelles et analyse des traces numériques : de la représentation à l'intervention », *Études de communication*, n° 35, 2010.

Le régime de la recommandation ne suspend donc pas le principe d'autorité, mais il en modifie profondément l'architecture. Face au risque permanent de saturation informationnelle, chaque usager doit mettre en place les filtres qui canaliseront une offre excédant toujours de très loin sa demande. Non seulement il n'y a plus de silence documentaire possible (Google ne répondra jamais « votre requête ne ramène aucun résultat »), mais la multitude des résultats n'est plus traitable en termes de hiérarchisation ou de comparaison. Dès lors, l'enjeu n'est plus, comme dans la matrice bibliothécaire, d'ouvrir le choix sur une pluralité ordonnée de textes à confronter, mais au contraire de le refermer sur les quelques sites, tweets ou posts qui pourront *économiser* la recherche.

Dans ce contexte, l'internaute autonome n'est pas celui qui s'en remettrait à son seul jugement pour parcourir au hasard le réseau, mais bien celui qui saura identifier, en amont, des *curateurs* pour orienter ses élections et, en aval, des *followers* pour les propager. Par cercles concentriques ou arborescences réticulaires, sa souveraineté s'exerce à travers un système de *souscription*, lui permettant d'inscrire ses choix *sous l'autorité de...*, et d'agir sur les distances informationnelles qui rapprocheront ou éloigneront tel contenu de son périmètre de lecture⁹. « On ne navigue plus, on ne recherche plus, on s'abonne, on "souscrit". [...] "Souscrire", "sub-scribere", littéralement "écrire en dessous"¹⁰ ». C'est de ces architectures de confiance que dépend la probabilité qu'un internaute se trouve confronté ou non à une information, l'architecture de l'information étant elle-même constamment réagencée en fonction de ces médiations affinitaires.

Matrice réticulaire

On le voit, la naturalisation des espaces numériques et des opérations qui président à nos choix relève d'une illusion. Celle-ci s'explique largement par le caractère autodidacte de ces activités de médiation qui s'apprennent « sur le tas » en observant et répliquant l'activité des autres. Mais elle est aussi stratégiquement entretenue par les industries de la recommandation, qui dissimulent la complexité croissante des procédures derrière une phraséologie de la fluidité, de la transparence et de l'immédiateté. L'objectif d'une telle stratégie est d'inventer un consommateur souverain qui ne serait guidé que par son seul désir, dans un environnement où l'abondance tend précisément à épuiser tout désir. L'enjeu est surtout de délier les liens d'appartenance, d'héritage ou d'engagement qui relient les individus à des groupes – qu'ils n'ont pas nécessairement choisis –, pour les reconstituer sous forme de graphes de connexions affinitaires sans mémoire ni projet, plus aisément calculables.

⁹ L. Merzeau, « Twitter : une machine à fabriquer de l'autorité », in G. Gallezot, N. Péliissier (dir.), *Twitter, un monde en tout petit ?*, L'harmattan, 2013, p.35-52.

¹⁰ O. Ertzscheid, « Les 5 moments de l'écriture en réseau : les moteurs comme scripteurs », Affordance.info, 22/02/2011, [en ligne] affordance.typepad.com/mon_weblog/2011/02/les-5-moments-ecriture-web-reseau.html

En réalité, les chemins de l'élection sont de plus en plus contraints, d'autant que les dispositifs de recommandation court-circuitent chaque jour davantage les trajectoires tortueuses de l'adoption. Que ce soit sur la page des moteurs de recherche ou dans l'interface des réseaux sociaux, les outils de filtrage, largement dissimulés, proposent de moins en moins des listes de liens organisées dans lesquelles il nous reviendrait de choisir, et de plus en plus des informations déjà triées. Toujours plus performants, les algorithmes ne se contentent plus de compléter une saisie par la requête statistiquement la plus probable, ils sélectionnent désormais en amont les recommandations qui nous parviennent. Après l'EdgeRank de Facebook, combinaison algorithmique de 100 000 facteurs par lequel la plateforme détermine ce qui s'affiche sur le fil d'actualité de chaque utilisateur, c'est au tour de Twitter d'annoncer le lancement d'un algorithme pour filtrer les tweets que nous verrons sur notre timeline. Avec ses actualités, son *infobox*, ses *maps* et son module images, Google est quant à lui de moins en moins utilisé comme un moteur de recherche pointant vers des sites et de plus en plus comme une machine à fournir directement la réponse, voire la réponse avant la question...

Sur Internet, le conseil ne postule plus, comme dans la matrice bibliothécaire, l'image globale d'un fonds documentaire, elle-même adossée à une classification antérieure des matières. Pour autant, l'information n'est donc jamais aussi nivelée qu'elle le paraît, et l'orientation du lecteur-connecté dépend plus que jamais de méta-protocoles de publication et d'autorisation régis par les plateformes. Associant des métriques computationnelles (fabriquant la suggestion à partir d'ingénieries statistiques), des métriques du partage (fabriquant les liaisons à partir d'ingénieries relationnelles) et des métriques de vitesse (fabriquant la réponse documentaire à partir d'ingénieries du temps réel)¹¹, l'algorithmie n'est pas une simple automatisation de la pertinence. Elle recouvre des stratégies différenciées d'organisation des informations, qui construisent chacune une philosophie de l'environnement numérique. Dans chaque plateforme, l'interaction de l'intelligence collective avec les robots est réglée de manière à privilégier un paramètre : ici la délibération (Wikipédia), là l'autorité (Google), ailleurs l'audience (YouTube), ailleurs encore la fraîcheur (Twitter) ou l'affinité (Facebook). À chaque fois, l'appareil du conseil emprunte un modèle différent : éditorial, scientométrique, mass-médiatique ou social¹².

Non seulement la question des classifications n'a donc pas disparu avec Internet, mais elle est devenue l'enjeu central des rivalités qui opposent les principaux acteurs de l'économie numérique. Pour être opaques, et quelquefois même couverts par le secret, ces structures sous-jacentes de la recommandation ne sont pas totalement inconnues. Contre la naturalisation des dispositifs (et la pensée magique qui en découle), une réappropriation de nos instances d'élection est possible, à condition de l'ancrer dans une *culture numérique*. Comprendre que l'auto-médiation n'est pas de l'immédiation, que l'algorithmie n'est ni

¹¹ O. Ertzscheid, « Le nouvel ordre documentaire du numérique », art. cit.

¹² D. Cardon, « L'ordre du Web », *Médium 4*/ 2011 (N° 29), p. 191-202.

bonne ni mauvaise, mais qu'elle calcule nos parcours de lecture selon des conceptions concurrentes de l'intelligence collective : telles devraient être les bases de cette littératie, dont l'absence entretient aliénation et entropie.

Les bibliothèques ont un rôle à jouer dans cette acculturation. Non pour essayer de faire entrer de force l'Internet dans le modèle de la bibliothèque. Mais pour repenser la bibliothèque à partir du réseau, et jouer ainsi leur rôle en restaurant l'assise politique des savoirs et des opinions. En exploitant elles-mêmes des logiques de recommandation, les institutions documentaires peuvent de fait contribuer à empêcher que l'autorité ne soit réduite à des mécanismes purement individuels et machiniques coupés de tout enjeu collectif. Croiser médiation identitaire et médiation institutionnelle, garantir la mise en commun des sélections, raccorder les traces individuelles à des mémoires partagées : telles devraient être les missions d'une « méta-bibliothèque », qui aiderait ainsi les citoyens numériques à produire collectivement du conseil. Cela reviendrait à mettre en place des politiques de médiation, de métadocumentation et d'éditorialisation qui ne confondent pas conservation et transmission. Encore trop souvent occupée à protéger, verrouiller ou surveiller des stocks topologiquement ordonnés, la bibliothèque doit en effet s'ouvrir à la matrice réticulaire pour reconstruire du *Nous*. Défendre le domaine public avant les intérêts particuliers des ayants-droits, œuvrer à la dépersonnalisation de l'information en garantissant l'accès de tous aux mêmes ressources, accompagner la réappropriation communautaire des données décontextualisées par le calcul : autant d'exigences portées aujourd'hui par le courant des communs, dont elle pourrait faire son propre terrain. Sa vocation même d'organe mémoriel n'en serait que renforcée. Plutôt que de figer artificiellement un environnement culturel désormais constitutivement instable, elle en épouserait la plasticité tout en inscrivant la subjectivité dans le temps long des pratiques et des expériences.

LOUISE MERZEAU

Dicen-IDF, UPL, Univ Paris Nanterre, F92000 Nanterre France

louise@merzeau.net

<http://merzeau.net>

Louise Merzeau est professeure en sciences de l'information et de la communication à l'université Paris Nanterre, et directrice adjointe du laboratoire Dicen-IDF, où elle pilote le thème Éditorialisation, Documentarisation,, traçabiLité. Responsable scientifique des Ateliers du dépôt légal de web à l'Ina et d'un webinaire sur les communs numériques, elle a coordonné avec L. Barbe et V. Schafer l'ouvrage *Wikipedia, objet scientifique non identifié*, paru aux presses universitaires de Paris Nanterre dans la collection « Intelligences numériques » qu'elle dirige.

Ses activités de recherche sont documentées sur son site <http://merzeau.net>